

## Les deux cyclopes

Jacques Folch-Ribas

Volume 19, numéro 3 (111), mai-juin 1977

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30811ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1977). Les deux cyclopes. *Liberté*, 19(3), 47-52.

jacques folch (-ribas)

## les deux cyclopes

« elle souffrait d'un strabisme divergent »  
KNOCK

— Et que veux-tu que je te dise !... La littérature c'est quelque chose de vivant, ça existe ou ça n'existe pas. Tu peux toujours en parler, ça ne changera rien.

— Bon, mais il y a les professeurs pour cela. Les critiques. Tu dis à un écrivain de parler comme un critique : il est bien embêté.

— Parce que tu te prends pour un écrivain ?

— Oh, écoute ! J'écris, quoi.

— Le critique aussi.

— Bon : je veux dire : de la fiction.

— Ah. Tu vois : tu fais déjà dans les distinctions scolaires, comme un professeur que tu semblais mépriser. Fiction, pas fiction ? Qu'est-ce que la fiction ? Qu'est-ce qui n'en est pas ? Déjà un sujet, ça, pour ton article.

— La critique, ce n'est pas de la fiction.

— Ah non ? Et si c'était la fiction du critique sur la fiction du romancier, ou de l'essayiste, bref : de l'écrivain ? Tu sais bien que les bons critiques sont ceux qui créent...

— D'abord, le sujet ce n'est pas la littérature un point. C'est la littérature québécoise. Québécoise.

— Et alors, rien à dire là-dessus ?

— Oh là là ! Ceux qui ne disent rien parce qu'ils en ont trop à dire...

— Ce n'est pas en citant Prévert que tu t'en sortiras.

— Je ne crois pas à la littérature québécoise, tu sais bien. Je vais avoir l'air d'un fou.

— Pas si tu expliques.

— Expliques, expliques... Toujours expliquer. Une personne se tanne.

— Du Clémence Desrochers, maintenant !

— Non mais c'est vrai, quoi ! Je ne suis même pas sûr d'avoir raison ! Tu te rends compte. Expliquer une chose qui nous paraît douteuse... enfin : hasardeuse... à laquelle on pense depuis très longtemps mais qui est grosse, grosse, grosse, toute pleine de points d'interrogation ? Il faut être téméraire, et culotté même. Et de quel droit, aussi !

— Du droit de celui qui ne demandait rien à personne ; et que François Ricard est venu lui poser des questions ; et qui n'est pas un dégonflé comme toi (entre parenthèses) et qui pourrait faire un petit effort, pas vrai, de temps en temps, pour noircir du papier avec autre chose que ses sacrées inventions de personnages absurdes, mignons, salaces, horribles, beaux comme des coeurs, laids comme le diable et entre nous soit dit, hein : faciles ! Oh mais faciles !...

— C'est fini, oui ?

— Tu m'agaces.

— D'abord je n'invente pas de personnages, comme tu dis. Personne n'invente. Je *donne à voir*. Pas pareil.

— On se croirait déjà dans une Rencontre d'écrivains. Ça y est, voilà les mouches de Sodome.

— Sois polie, tu veux ?

— Alors ? Tu te décides ? Godbout parle de patrie, de patrimoine, de patriotisme...

— Pat, pat, pat. *Patricia* : un des plus beaux « personnages », comme tu dis, d'un de ses plus beaux romans : *le Couteau sur la Table*.

— Ne détourne pas la question (encore ! c'est agaçant).

La littérature patriotique, alors, non ?

— Ecoute un peu, ma grande : il me semble à moi que l'écrivain du Québec porte en lui deux héritages, que tu peux appeler fatals. Le premier, celui de la littérature française depuis la Chanson de Roland, comme tout petit Français qui va à l'école et qui apprend sagement l'histoire de sa langue, jusqu'à Foucault et Michel Tournier. Le second, celui de la littérature québécoise depuis Louis Hémon jusqu'à Réjean Ducharme. Avec ces deux héritages — d'inégale longueur et d'inégal volume — il est un peu plus riche que l'écrivain de France. Mais l'addition de deux revenus ne devrait pas être une perte de revenu ! Une annulation de l'un par l'autre ! Cela me semble fort étrange... Que signifie cette opposition entre littérature « de France » et « littérature du Québec », sinon l'excuse, facile, de l'insignifiance ?

— L'âne de Buridan, tu sais bien, mourra de soif et de faim.

— Eh oui. Si le problème se pose de choisir entre le foin et l'eau, oui. Mais le problème ne se pose pas ainsi. Ceux qui l'ont posé ainsi y avaient intérêt. Tu peux en être sûre. Les premiers, tenants du « français de France » par l'incapacité dans laquelle ils sont d'écrire autre chose que des plaгиats de la France. Les seconds, tenants du « joual » ou du « québécois » par facilité d'obtenir une notoriété locale, basée essentiellement sur notre complaisance à nous écouter « ja-ser ».

— Alors bon, tu en conclus que quoi ?

— Ergo : *que la patrie c'est la langue.*

— Alors, les Québécois écrivent en Québécois.

— Et ils ont raison. Et les Suisses en Suisse. Et les Sénégalais en Sénégalais.

— Ou en Peul.

— Quelle vaste culture !... Quand ils écriront en Peul, ils auront une littérature Peul. Pour le moment, c'est du français. Comme les Suisses, et comme les Québécois. Moi, les différences entre le Québécois et le Français, hein ?... Quand Chessex publiait des romans, on disait « c'est tellement suisse ! ». Maintenant qu'il est connu, on ne parle plus de ses particularismes (fort discrets, d'ailleurs), on le consi-

dère comme un écrivain de langue française point. Il s'est enfin trouvé une patrie, celui-là ! Et ce n'est pas la Suisse. C'est la langue française.

— Mais le Québec est une patrie, aussi, ne l'oublie pas.

— Patrie : pays où l'on a pris naissance. C'est Littré qui dit ça. Et après ! Tu es née au Québec ? C'est la patrie. Tu écris en quoi ? En français. C'est ta patrie. Tu es la filiation absolue, garantie, indubitable, indiscutable, de Yourcenar (Belge), Mallet-Joris (Flamande), Valéry (Italien de Sète), Apollinaire (Polonais de Rome), Beckett (Irlandais), etc. On ne va pas recommencer cette querelle idiote. Nous sommes tous des Etrangers Français. Si nous écrivons en français.

— Et tu tires quoi, de ça ?

— J'en déduis que la québécoïté est un phénomène patriotique d'existence. Pas d'essence. Que les deux parties ne coïncident pas — pas encore — mais que ça viendra.

— Ah bon. Tout de même.

— Mais qu'on ne peut pas devancer. Toute tentative de faire un pays à « coups de langue » est vouée à l'échec. De la même façon, tout essai de faire une langue par le biais d'un pays est une entreprise de grande patience : les USA, peu à peu, y arriveront, mais après trois cents ans c'est à peine s'ils commencent : ils ont réussi à écrire TIRE au lieu de TYRE, tu vois : cette sorte de petites choses...

— La patience sied mal aux nouvelles frontières.

— Comme tu dis... Mais voilà une impasse qui a fait perdre beaucoup d'années à la « littérature qui se fait ici ». Il vaudrait mieux être patient, littérairement, que perdre du temps par précipitation. Non ?

— Et alors, en attendant, écrire comme à Paris !

— D'abord je n'aime pas le « en attendant ». On dirait qu'on est borgne, et alors très malheureusement, avec une espèce de résignation, on pousse des « hélas », on se fait plaindre... L'artiste geignard, en quelque sorte.

— C'est pourtant ça, pour le pauvre écrivain qui n'a qu'une des deux patries dont tu parles ; même pas borgne : cyclope.

— Et deux cyclopes égalent un homme normal.

— A condition qu'ils accommodent le regard correctement, sur le même objet.

— Eh oui. Les deux patries se mettent alors à l'unisson (à *l'univue*, je devrais dire).

— Sinon, ils louchent, tes deux cyclopes.

— Ça ne devrait pas nous empêcher d'écrire, et dans la joie !

— Et youpi !

— Parfaitement. Et puis, je n'aime pas non plus, dans ta question, le « comme à Paris ». Ecrire comme on peut. Si on écrit bien à Paris, alors écrire comme ça. Sinon, écrire autrement.

— Le style, toujours le style.

— Il y a bien des styles, en français, même à Paris ! Entre Malraux (André) et Rochefort (Christiane) il y a de la marge. On peut se situer où on veut. Et là encore, Godbout a raison. Le fond québécois, la forme française, les deux patries, moi je vois ça comme ça. Es-tu contente ?

— Donne-moi des noms.

— Ça fera bien dans l'article, hein ? Ça fera documenté. Ça fera professeur. Si tu veux, je te mets une petite note<sup>(1)</sup>, c'est encore mieux : la petite note est l'épingle de cravate de l'écrivain.

— Il y a des jours où je me demande comment je fais pour t'endurer.

— Aquin (Hubert) a-t-il un fond québécois ? Godbout (Jacques), Hébert (Anne), Ducharme (Réjean), Bessette (Gérard), Ouellette (Fernand). Oh zut ! Il y en a trop ! Et les jeunes, donc !

— La littérature québécoise est vivante. Et comment !

— La littérature *d'ici* est vivante. Oui. Vivante à mort !

— C'est malin.

— Pas pu résister (Le cher est faible).

— Mais alors, dis donc, cette crise dont on parle ?

— Tu apprendras qu'on doit *toujours* parler de crise. Sinon, on ne peut pas parler de rien. Et si la crise est *latente*,

---

(1) En bas de page, ou à la fin du texte ? Grave dilemme. Je m'en fous, j'ai ma note. Bingo.

alors c'est le délire : tout un chacun peut s'engouffrer dans cette latence-là.

— N'empêche. Tu le prends comme tu veux, à la blague ou sérieux, mais le fond, ce fameux fond, est bien là : les écrivains se demandent où ça mène, tout ça, et que faire, et la prolifération des livres voués à l'oubli, et le peu de cas que les « média » font de la littérature *d'ici*, comme tu dis...

— Oui, bon, oui, c'est vrai. Mais pas plus qu'ailleurs.

— ... Et l'impasse du roman québécois...

— L'impasse du roman point. Tu veux quoi ? Qu'on publie quatre-vingts romans par an, au Québec, et que tout le monde les lise ? Et qu'ils soient tous bons ? Ou alors : peu te chaut, pourvu qu'on publie et qu'on lise ? La littérature à l'estomac, nouvelle manière ? L'écriture est une aventure personnelle. Le mot *personnelle* est le plus important des deux. Vivons dangereusement. Est-ce qu'il reste un verre d'eau minérale ?

Mars 1977